

Tina Muir

Grand Magasin



Tina Muir

Grand Magasin

© Tina Muir, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-2639-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le feu prit au 3^{ème} étage avec un court-circuit dans une zone en travaux. L'étincelle trouva de la peinture fraîche et s'enflamma au contact de la térébenthine. Silencieusement, une corolle de flammèches se répandit de façon concentrique en vaguelettes jaunes et bleues. Là, elle trouva le rayon papeterie. À cet instant précis, le Grand Magasin, fleuron du luxe parisien ne le savait pas encore, mais il allait connaître un des incendies les plus dévastateurs de son histoire.

Emma travaillait dans l'atelier au 4^{ème} étage, lieu des mille et une petites réparations qu'exigeait une entreprise de cette taille. Diplômée en horlogerie, la jeune femme de vingt-six ans était la gardienne des mécanismes. Montres, pendules, boîtes à musique, jouets, même les moulins à poivre électriques, tous les engrenages passaient entre ses mains expertes. Actuellement, un automate de sirène imaginé par une des étalagistes pour la vitrine centrale lui donnait du fil à retordre.

Emma lui tourna autour avec une expression concentrée, attirée par l'attrait du challenge. Une pièce défectueuse, *a priori*, mais elle allait devoir tout démonter pour identifier laquelle. Et puisqu'elle avait toute la soirée pour y parvenir, ça ne posait aucun problème. Car, avec une vingtaine d'autres collègues, Emma s'était porté volontaire pour travailler les trois prochains week-ends avant l'ouverture des soldes estivales afin que le magasin soit prêt. Elle aurait pu les consacrer à terminer la peinture des murs de sa maisonnette perdue en pleine campagne, ou à jardiner son humble mais productif potager. Toutefois, l'opportunité d'arrondir sa fin de mois l'avait emporté sur toute autre considération.

Elle passa sa blouse de travail par-dessus son T-shirt blanc à manches courtes et son short bleu marine à la poche arrière bien pratique pour garder son smartphone à portée de main. En temps normal, ce genre de tenue décontractée ne passait pas la barrière du règlement intérieur, mais ce soir l'ambiance était studieuse et bon enfant, on venait autant faire avancer les choses que profiter du Grand Magasin dans des conditions exceptionnelles. Rares étaient les fois où il appartenait aux employé(e)s et non plus aux clientes, ces hommes et ces femmes qui pour beaucoup considéraient le Grand Magasin comme leur seconde maison.

C'est pourquoi, Emma n'avait pas été étonnée en montant les escaliers d'entendre des rires, des conversations détendues et de la musique depuis les rayons.

Elle avait même croisé le directeur, en personne, habillé d'un jean/T-shirt. Une première. Tant et si bien qu'elle était passée à côté de lui sans le reconnaître. L'ayant toujours vu tiré à quatre épingles, la méprise était facile et il ne lui était pas venu à l'esprit une seule seconde de l'associer à l'homme à l'origine du succès du Grand Magasin. Cet homme-là ne pouvait définitivement *pas* être Charles Sirel.

Il s'était retourné sur Emma, étonné. Il la connaissait assez pour savoir que la petite horlogère du Grand Magasin était une jeune femme polie et sans histoires qui ne ferait jamais l'erreur cataclysmique de snober son patron.

— Bonsoir, Emma.

Charles Sirel connaissait le nom de chacun de ses employé(e)s. Deux-cent-trente-cinq au total. Trois fois rien, mais cette petite attention faisait de lui un directeur très apprécié. Ça, et le soin qu'il apportait à leur quotidien à tous.

Consciente de son erreur, Emma avait pivoté sur ses talons, rouge de honte. Le rouge lui allait très mal. Avec sa carnation blanche et ses longs cheveux noirs encadrant des yeux expressifs qu'elle avait toujours trouvés trop grands, le moindre signal émotif se voyait à des miles à la ronde. En l'occurrence, dans le cas présent, elle faisait figure de balise de détresse.

— Pardon, Monsieur. Je ne vous avais pas reconnu. Avec toutes mes excuses.

Il en avait plaisanté.

— J'ai l'air si changé que ça ?

Elle l'avait regardé. La trentaine. Un confortable mètre quatre-vingt-dix. Très mince. Les épaules musclées, mais sans l'être trop. Cheveux sombres. Un regard bleu saphir. Divorcé. Sans enfants. Il appartenait au haut du panier. À cette nouvelle génération de jeunes hommes proactifs, bosseurs à l'extrême, au carnet d'adresses long comme le bras, fleurons de la compétitivité nationale et disposant d'une intelligence sérieuse qui excluait de se vautrer dans le luxe tape-à-l'œil des parvenus.

Il lui avait souri. Elle, avec son chignon rassemblé à la mode Belle Époque, ses engrenages d'horlogerie pleins la tête et sa passion un peu rétro pour un métier que tout le monde oubliait, elle lui donnait chaque fois l'impression de débarquer du siècle précédent. Un jour, il apprendrait par la RH qu'elle était repartie dans le passé, au temps des suffragettes et de l'aéropostale. Elle lui manquerait.

— À plus tard, Emma. Travaillez bien.

— Oui, Monsieur.

Il était parti vers son bureau directorial juché dans les hauteurs.

Elle avait pris le chemin plus modeste de son atelier.

L'œil rivé au puzzle du mécanisme soigneusement désossé sur la grande table de travail, Emma repéra la pièce défectueuse avec un petit cri de victoire. Là ! Un disque mal rétamé. Forcément, le mécanisme ne pouvait pas tourner si le disque était voilé. Il fallait en refaire un à l'identique. Par chance, elle avait sous la main la matière première et l'outillage adéquats. Ne restait plus qu'à faire et la sirène saluerait bientôt les clients, de derrière sa vitrine, d'un *hello* de la main parfaitement cadencé.

Emma sortit du tiroir de son bureau ses protections auditives professionnelles moulées à partir de ses tympanes puis, par-dessus, elle mit *Queen*. Car travailler en compagnie de Freddie Mercury serait toujours un plaisir, et puisque personne ne viendrait la déranger, elle s'offrirait pour travailler un son qui envoie du bois !

Charles Sirel travaillait sur son ordinateur portable dans le calme propice de son bureau lorsque les sirènes incendie éclatèrent. Immergé dans son rapport, il sursauta sur son siège et se protégea aussitôt les oreilles de ce vacarme tonitruant et répétitif. Mauvaise surprise. S'agissait-il d'un dysfonctionnement ou d'une mauvaise manip ? Sur le coup, il n'envisagea même pas l'hypothèse d'un véritable incendie. À trois semaines des soldes, c'était impensable. Ce serait une catastrophe sans nom. Mais à l'instant où il se faisait cette réflexion, il entendit le fracas métallique des portes coupe-feu qui, pour barrer la route d'un éventuel incendie, s'enclenchaient les unes après les autres dans les étages inférieurs. Là, il ressentit une sueur froide.

Son smartphone sonna. Il tourna vivement la tête. C'était le PC de sécurité.

— Monsieur Sirel, il semblerait qu'il y ait un départ de feu au 3^{ème} étage.

— Que montrent les caméras de sécurité ?

— Elles sont déjà hors-service sur ce plateau, Monsieur. Les pompiers sont en chemin. Ils seront sur place d'ici sept minutes. Il faut évacuer le personnel sur place.

Il appela Isabelle, la responsable du personnel. L'angoisse de la jeune femme était palpable.

— Monsieur, nous descendons. Il y a de plus en plus de fumée ici.

— Je vous rejoins pour gérer l'évacuation.

— Inutile, Monsieur Sirel. Nous quittons actuellement le bâtiment par les issues de secours, nous sommes déjà proches des sorties.

Il comprit à sa voix la gravité de la situation un peu plus bas. Lui, il était encore épargné. Il ne se rendait pas compte de tout.

— J'ai la liste du personnel sur mon smartphone, dit-il, nous ferons le *check* ensemble dehors mais commencez d'ores et déjà sans moi s'il vous plaît. Deux vérifications valent mieux qu'une. Je vous rejoins au point de rassemblement.

— À tout de suite, Monsieur Sirel.

— À tout de suite, Isabelle.

Il raccrocha, se leva, ouvrit sa porte et huma l'air. Rien. Aucune odeur suspecte de brûlé, pas la moindre fumée. Tout semblait normal et suivre sa routine habituelle. Mais, indice d'anormalité dans ce décor inchangé, les sirènes hurlaient en boucle à lui coller la migraine.

Les ascenseurs étant interdits en cas d'incendie, il emprunta les escaliers de secours. Il lui sembla que plus il descendait, plus il faisait chaud. Cependant, la journée avait été torride avec près de quarante degrés au thermomètre, il pouvait tout aussi bien s'agir d'une poche de chaleur résiduelle dans des espaces mal ventilés. Arrivé au 3^{ème} étage, le doute ne fut plus permis. La fournaise devenait suffocante. De sa main, il protégea son nez et sa bouche. Une fumée âcre brûlait les yeux et les poumons. Derrière la porte blindée se déroulait le drame. Il

imagina un bref instant la vision surréaliste du Grand Magasin devenu la proie des flammes. De ces millions d'euros de marchandise qui seraient bientôt noyés sous la neige carbonique. Écœuré par un gâchis qu'il était impuissant à enrayer, il continua son chemin en toussant.

Il descendit les derniers étages. Ayant eu la présence d'esprit de prendre, avec son smartphone, les passes du magasin, il déverrouilla toutes les portes d'accès du rez-de-chaussée pour faciliter l'accès aux pompiers. Et, accessoirement, éviter qu'ils ne défoncent les vitrines. Ce serait déjà ça de sauvé.

Puis, il sortit.

Les parisiens commençaient à s'amonceler sur le trottoir. Arrivée très vite sur place, la police déployait un cordon sanitaire pour tenir le public à distance. On voyait une lourde fumée noire s'échapper du 3^{ème} étage par les fenêtres explosées de chaleur. Le verre gisait dans la rue en contrebas. Les sirènes au loin annonçaient l'arrivée massive des camions de pompiers. Paris retenait son souffle pour le Grand Magasin.

Charles repéra Isabelle au milieu de la foule. Elle tentait de procéder à un décompte. Un exercice rendu difficile par l'éventail des réactions de tous face au drame. Certaines, personnes, rivées sur place, assistaient à la catastrophe une main sur la bouche, horrifiées. D'autres avaient préféré s'éloigner pour tourner le dos à un insupportable désastre. Assister au spectacle du Grand Magasin en train de sombrer équivalait pour bon nombre d'entre eux à regarder leurs maisons partir en fumée. Quelques-unes essayaient de téléphoner malgré l'agitation mais la majorité s'était mise à l'écart et pleurait, sous le choc.

— Isabelle, tout le monde est là ? demanda-t-il en parcourant la foule du regard.

Il manquait un détail important dans son champ de vision. Un chignon Belle Époque.

— Où est Emma ? fit-il, inquiet.

Isabelle poussa un cri horrifié. Dans l'urgence du moment, paniquée par la fumée et l'alarme si agressive qu'on n'avait qu'une seule envie, la fuir, ayant déjà perdu beaucoup de temps à rassembler tout le monde dans les étages, avec en plus une employée sur les bras en pleine crise d'hystérie, elle avait complètement

oublié de pousser son ratissage jusqu'au fond du 4^{ème} étage, abandonnant la jeune femme si discrète isolée dans son atelier. Et il manquait effectivement un dernier nom à l'appel. Le sien.

— Merde ! dit-il.

Et il repartit aussitôt à l'intérieur.

Emma travaillait, très concentrée sur le mécanisme en question, sa loupe d'horloger grossissante rivée sur l'œil. Elle n'avait pas jugé nécessaire de retirer ses protections auditives, et ce au cas où elle aurait besoin de se resservir du compresseur pour un correctif. Et puis, ce casque avait vraiment un excellent son.

À l'aide d'une pince spéciale, elle posa avec minutie une roulette lisse par-dessus une autre, crantée celle-ci, qu'elle assembla avec une vis minuscule et un tournevis miniature. Du travail d'orfèvre parfaitement invisible. Aucun client ne se douterait jamais que derrière le sourire de publicité de la sirène articulée se cachaient les heures de travail d'une petite horlogère. Elle tendit la main pour se saisir d'un autre outil argenté. Autour d'elle, la galaxie de son matériel était disposée avec soin. Un principe essentiel dans son métier. Chaque chose devait être à sa place et parfaitement conforme à l'usage qu'elle en avait.

Il lui sembla qu'un son parasite provenait de l'intérieur du magasin. Les filles devaient avoir mis la sono à fond pour ranger les rayons. Elle comprenait. Il faisait encore très chaud et par cette très belle soirée d'été, beaucoup aurait sans doute préféré sortir faire la fête plutôt que de venir travailler. Toutefois, la prime de compensation avait été la plus impérieuse. Alors, tout le monde combinait l'utile à l'agréable. Bien qu'à l'écart, Emma saurait se montrer solidaire ! Du petit doigt, pour ne pas lâcher ses deux pinces engagées dans un processus chirurgical, Emma monta le son du casque et se mit à chanter à tue-tête ¹ :

— *Scaramouch, scaramouch, will you do the fandango ! Thunderboldt and lightning, very very frightening me. Galilleo, Gallilleo, Galilleo, Galilleo, Galilleo Figaro, Magnificoooo ! But I'm just a poor boy and nobody loves me...*

La fumée brune rampa silencieusement dans le couloir de l'atelier situé au 4^{ème} étage. Lourde, toxique, elle demeura collée au sol et ne passa donc pas à hauteur du vitrage qui longeait le local. Par contre, elle repéra l'espace libre sous la porte et s'y infiltra.

Emma n'avait jamais eu un excellent sens de l'odorat. En comparaison, les filles du rayon parfumerie pouvaient détecter de la drogue à cent mètres